

PARIS MATCH

N° 454 SAMEDI 21 DEC. 1957 50 Fr.

Afrique du Nord 60 fr. — Maroc 65 fr. — G. B. 1 6 — Belg. 10 fr.
Suisse 0,90 — Canada 25 cents — Esp. 12 peset. — Turquie 85 piast.

Cette semaine, après la Chapelle
Sixtine, le premier chapitre
d'une prestigieuse série couleur

LES GRANDS BERGERS

DU MONDE

MOÏSE

par André Frossard

UNE STAR EST NÉE

L'amour d'un photographe a
fait connaître le visage de Fay-
lène Demongot. Aujourd'hui
l'Amérique consacre ce conte
de fées moderne. Photo Walter Dizo



Premières images de la bataille des sables

IFNI

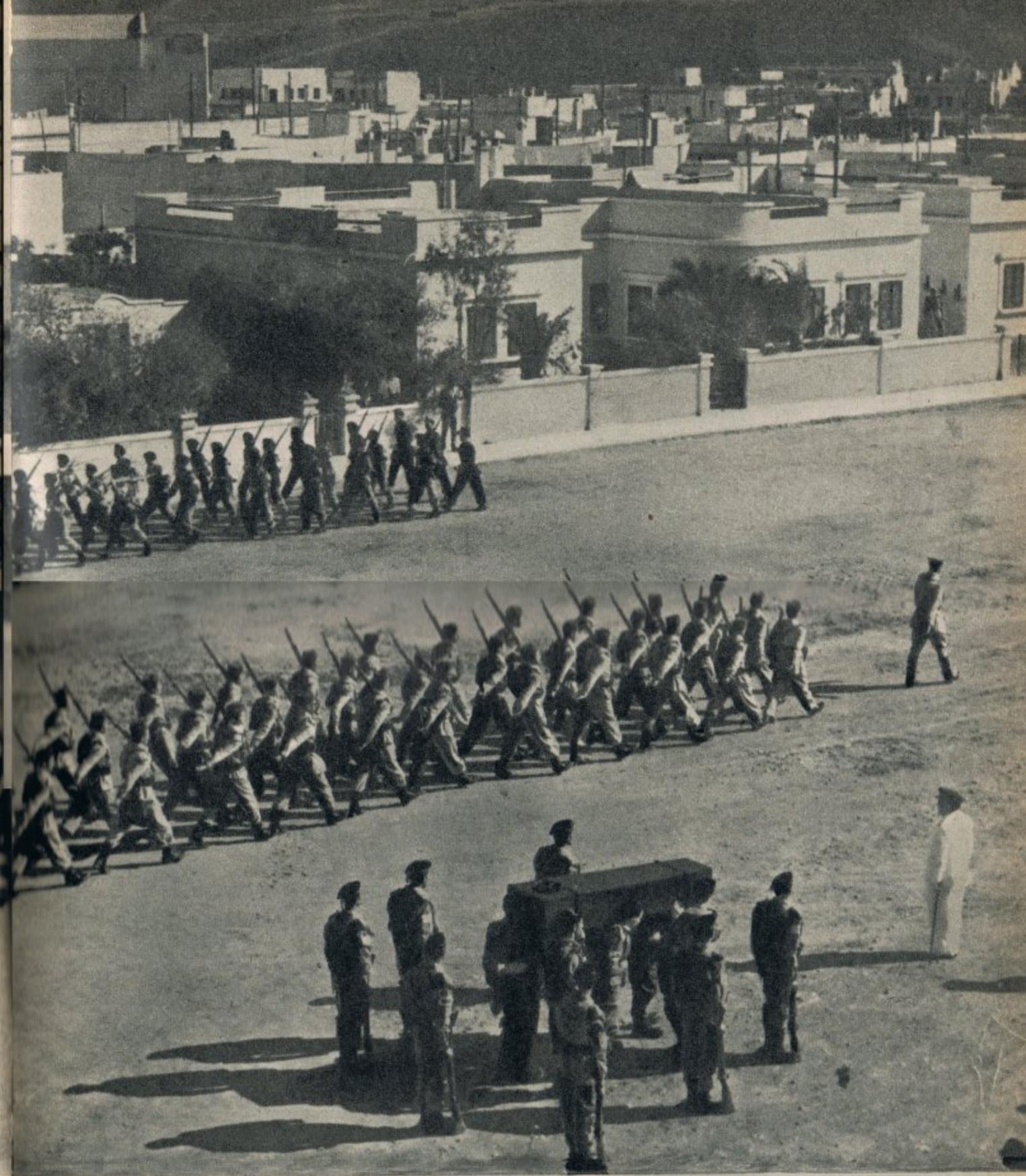
De nos envoyés spéciaux Gilbert Graziani du côté des Espagnols,
Roger Mauge et Charles Courrière du côté des "irréguliers" marocains



L'armée de libération occupe un bordj espagnol qui porte les traces d'un combat acharné.



LE LIEUTENANT ORTIZ DE ZARATE, 25 ANS, ARISTOCRATE BASQUE QUI COMMANDAIT UN STICK DE PARACHUTISTES DE LA LEGION ESPAGNOLE (LES « FIANCES DE LA MORT », ET DONT C'ETA



LE BAPTEME DU FEU, FUT LE PREMIER TUE DE LA BANDERA DU CIEL. SES CAMARADES DEFILERENT DEVANT SON CERCUEIL SUR LE CHAMP DE MANŒVRES, TANDIS QUE L'ENNEMI APPROCHAIT.

IFNI

Pour Ortiz, héros de la bandera du ciel, la mort était au baptême du feu

PARADE funèbre dans la ville encerclée : à Sidi-Ifni, les paras de Franco saluent leur premier mort. Ils ont volé au secours des garnisons du protectorat, attaquées par la tribu des Ait Amrane. Epreuve de force pour Franco : perdre Ifni serait perdre l'Afrique. Epreuve de diplomatie pour le roi : désavouer les nationalistes est impossible.

VOIR PAGES SUIVANTES

Le défi d'Agadir : croiseurs de Franco en ligne de bataille et fantassins de Mohamed s'observent



INGOISSANT DANS LES EAUX D'AGADIR : POUR FAIRE ENTENDRE SA PROTESTATION AU GOUVERNEMENT MAROCAIN, FRANCO A ENVOYE UNE ESCADRE DE SIX NAVIRES CROISER



À L'ENTRÉE DU FORT, EN HÂTE, LES FORCES DU SULTAN ONT PRIS LEURS POSITIONS DE COMBAT SUR LA JETEE, TANDIS QUE SES DIPLOMATES PROTESTAIENT DANS LES CAPITALES.



Aux Canaries les échos du combat et la légende des héros

LE vent furieux secoue les palmes. Les volcans du nord de l'île sont décapités par de gros nuages noirs. La mer déchaînée lance ses vagues à l'assaut des jetées-promenades. Des restaurants du bord de mer sont inondés. C'est l'orage sur le paradis terrestre. La tempête donne des allures de Bretagne aux îles Canaries, le jardin des Hespérides d'Hérodote, le port tranquille des caravelles de Christophe Colomb.

La guerre s'est installée dans cette île heureuse. A l'arsenal et le long des quais du généralissime Franco et Primo de Rivera, tous les bateaux de guerre (destroyers, péniches, torpilleurs) dansent.

Sous la pluie s'alignent les camions camouflés et les caisses de munitions, de matériel et de vivres protégés par des bâches. Des bateaux citernes qui portent l'eau douce à Ifni font le plein. Les Canaries, carrefour des lignes maritimes de trois continents, sont aujourd'hui les sentinelles de l'Occident face à l'Afrique, à 500 km. Sur l'aérodrome de Las Palmas, une quarantaine d'avions militaires, Messerschmidt et Junker, sont cloués au sol et leurs équipages, arrivés d'Espagne en toute hâte, promènent dans les rues de Las Palmas un ennui morose, interrogeant le temps.

La saison ne débute qu'à Noël. A l'hôtel Santa Catalina, un des hauts lieux des couples en voyage de noces, cinq jeunes ménages français insouciant contemplant l'invasion de marins et d'aviateurs et s'étonnant. Chaque heure, un communiqué extrêmement discret donne des nouvelles de la guerre d'en face.

Des officiers ceints de l'écharpe bleue à glands dorés du haut commandement militaire, qui s'attroupent par groupes de cinq ou six, sont attablés et déploient devant eux des cartes d'état-major pour expliquer les communiqués. Des Citroëns de l'armée espagnole filent sans bruit le long des boulevards en un carrousel incessant entre l'amirauté et le quartier militaire. Des patrouilles surveillent les rues et les installations portuaires sont gardées.

La guerre a déjà ses héros. La première victime des rebelles est l'officier de la milice Francisco Rojas Navarrete, tombé dans une embuscade à la tête de sa section, et dont les parents reçurent, deux jours après sa mort, une lettre pleine d'espoir et de patriotisme. Le général Franco vient de lui décerner la médaille militaire, qui est la plus haute décoration espagnole.

A T'zelata, la garnison espagnole de dix-huit hommes résista pendant dix jours sans eau et dormant dans des tranchées creusées à la hâte, le ravitaillement par avions ne les atteignant pas toujours. Un jour, poussés par la soif, deux jeunes soldats de dix-neuf ans, Perez Lorca et Carbonero Lopez, malgré le feu ennemi, rampèrent pour apporter deux bidons d'eau qui avaient été parachutés en dehors de leurs lignes. Ils réussirent dans leur mission. Le commandant de ce poste, le lieutenant Ortiz de Zarate, fut frappé à mort pendant le siège, et le sergent Montada qui le remplaça eut une fière parole. Il dit : « C'est moi le nouveau lieutenant Ortiz de Zarate. » ; puis il fit jurer à ses hommes sur le corps du lieutenant de résister jusqu'à la mort et de rapporter son corps en Espagne. Ils furent libérés par la légion étrangère et se replièrent sous le tir des mortiers vers Sidi-Ifni en transportant avec eux le corps du lieutenant.

Il y a aussi l'histoire du capitaine Penerando Perez Guera, qui a été enterré aujourd'hui à Las Palmas avec les honneurs militaires. Il était capitaine de la légion ; il est mort de ses blessures à l'hôpital militaire de Las Palmas. Attaqué par les Marocains, gravement blessé, il continua à commander le feu et refusa de se faire évacuer. Ses hommes durent l'emporter de force à Sidi-Ifni, mais il était trop tard pour le sauver. Comme épitaphe, on écrira : « Celui qui ne savait se battre qu'en première ligne. »

Des rescapés de Tingsa racontent que, pendant l'attaque, la femme d'un rebelle et ses trois enfants en bas âge réussirent à s'introduire dans le poste pour demander asile. Les trois enfants posèrent de sérieux problèmes de ravitaillement, mais les soldats se privèrent pour eux. Quand la garnison fut libérée par la légion, la femme demanda à suivre les troupes pendant la retraite vers Ifni avec ses trois enfants pour ne pas tomber aux mains des rebelles.

Il y a aussi l'exploit des quatre-vingts parachutistes qui sautèrent au ras des toits dans la cour carrée du poste fortifié de Tivuin et périrent de tenir jusqu'à l'arrivée de la légion.

A Las Palmas, les hôteliers craignent pour la saison qui s'annonçait brillante. Les cinq jeunes couples de mariés français bloqués par le temps dans un des plus beaux hôtels du monde, contemplant la tempête et la piscine désertée. Au loin, les quais fourmillent d'une activité de guerre.

Pour l'armée des "passe-montagne" c'est l'heure H

A GOULIMINE la porte du café-hôtel « Au Rendez-vous des Hommes bleus », où le capitaine Moreau pour la dernière fois a été aperçu vivant, était ouverte sur la nuit. On entendait les chameaux grogner sur la place du marché. Sur le seuil une silhouette entra dans la lumière du néon, c'était un moujaddine, un combattant de l'inquiétante armée de la Libération qui règne sur le Sud, passe-montagne de laine des surplus américains, pataugas, capote trop grande, il s'avança sous l'image en couleurs où entre les deux drapeaux marocain et algérien entrelacés un Ben Bella angélique et gominé ressemble à Tino Rossi et déposa une musette mystérieuse sur le comptoir dans les mains du patron. Tous ceux qui étaient là, hommes bleus du désert assis devant une limonade, montagnards en djellaba mangeant une soupe à 25 francs pain et café compris, et jeunes gens modernes en veste de sport savaient qu'elle contenait une bouteille vide et que l'homme venait acheter un litre de vin, chose défendue par la loi et la religion. Mais ce modeste péché est toléré. On doit pardonner à ceux qui luttent pour « le bon combat ».

Le bon combat venait justement de commencer : sur tout le territoire espagnol d'Ifni, petit timbre-poste rectangulaire collé en bas à gauche de la carte du Maroc, les 1 200 hommes de l'armée de la Libération attaquaient en compagnie de 500 à 600 guerriers locaux, ravis de faire parler la poudre, les huit fortins de l'armée franquiste perdus dans la montagne. Les balles avaient pulvérisé toutes les vitres de ces simili châteaux forts crépis à la chaux qui étaient d'ailleurs des postes administratifs plutôt que militaires. Dans une des tours d'angle on faisait l'école en espagnol aux petits Bamranis. Dans une autre, c'était l'infirmerie. Dans une troisième, la salle à manger du señor capitaine.

Le premier poste qui tombait s'appelait Tiliouine. Il est tout au bout de l'enclave d'Ifni à 3 kilomètres de la frontière, à 15 kilomètres de Goulimine. Aujourd'hui les Aït Bamranis qui montrent les ruines voudraient bien faire croire qu'il a été enlevé après un féroce combat, mais la vérité est que les Espagnols l'ont évacué par ordre comme la plupart des autres, sauf sans doute celui de Tiourza qui a résisté longtemps parce qu'il protège la route de Sidi-Ifni, la capitale, où 12 000 hommes venus des îles Canaries préparent un camp retranché. Sidi-Ifni envoya à toutes les petites garnisons un renfort de parachutistes pour les aider à se dégager. Ils repartirent à pied, escortant les mulets chargés du

matériel et des humbles archives municipales. Le martyr de ces petites colonnes guettées par d'innombrables embuscades tapies dans les rochers au-dessus de la piste explique les 60 morts et les 150 blessés du premier communiqué publié par Madrid.

La justice immanente veut que l'armée clandestine soit née en 1955 des mains mêmes des Espagnols, au temps où le général Valino, commandant militaire du Maroc espagnol, aujourd'hui en disgrâce à Madrid, avait choisi d'accueillir ses chefs sur le territoire du Rif, de leur donner des instructeurs et des armes pour préparer la révolte contre le protectorat français. Le général Valino pariait sur la révolution marocaine et pensait qu'en l'aidant, l'Espagne s'acquerrait la sympathie des rebelles au point d'être exemptée à vie du nationalisme arabe.

Après les légionnaires français massacrés par surprise dans leurs postes rifains de Boured et de Tizi-Ouzli en octobre 1955, ce sont les propres légionnaires de Valino qui tombent aujourd'hui sous le feu des mêmes armes. Cette première « armée de Libération » de fabrication espagnole s'était ralliée en partie au sultan en juillet 1956. Les autres descendirent dans le Sud.

Ben Hamou et sa direction collégiale sont aujourd'hui les maîtres de cette « armée secrète » qui avait enlevé Moreau et Perrin. Ils poursuivent dans le Sud abandonné par les légendaires officiers des Affaires indigènes leur rêve d'une république militaire et terroriste. Cet état-major aux mines patibulaires qu'on voit en jeeps de récupération dans les rues de Goulimine, la capitale en terre battue, a mis sur pied deux armées différentes : l'armée-Maroc (passe-montagne), c'était celle-ci qui assiégeait Sidi-Ifni, l'armée-Sahara (chèche noir ou bleu roulé en turban). Elle harcèle de temps à autre les pétroliers du côté de la Mauritanie, mais l'état-major français s'attend plutôt à la voir surgir autour de Colomb-Béchar qui constitue un objectif militaire de classe internationale avec sa base secrète d'engins téléguidés.

En attendant le jour « J », les conscrits moujaddines pittoresquement mal habillés par une intendance qui se fournit au « décrochez-moi-ça » de toutes les armées du monde occidental, font innocemment de l'auto-stop sur les pistes.

Puis les dés ont été jetés. Tout à coup la guerre d'Ifni a eu lieu. Bien que les camions bleu et jaune ne transportent que la nuit des combattants qui cachent leurs fusils sous la banquette, cela signifie que l'armée de libération a décidé, en livrant sa première

(Suite page 54.)



LES PARAS DE FRANCO (CASQUE DE CAOUTCHOUC, TENUE CAMOUFLEE) NE SONT PAS SURPRIS PAR LA GUERRILLA : LE MOT VIENT D'ESPAGNE ET DATE DES GUERRES DE NAPOLEON.

(Suite de la page 53.)

bataille, d'apparaître au grand jour et de risquer son avenir politique et même peut-être son existence.

On a bien cru un instant à Rabat que ces hommes kaki installés au pays des hommes bleus avaient mis le feu au Maroc pour de bon quand S. E. Si Adj Mohammed Bou Amrani, gouverneur de la ville d'Agadir vit, par les larges fenêtres du palais administratif ultra-moderne qu'il a hérité du colonialisme, apparaître sur le bleu outremer de la célèbre baie les silhouettes vieillottes de six navires de guerre inconnus ; ils n'étaient pas français. Le consul général de France qui s'était rendu par hasard à la résidence du gouverneur à cette heure-là affirma qu'aucun mouvement d'unités françaises n'était annoncé. Étaient-ce des bateaux anglais ou américains en manœuvre ? Ceux-ci restaient muets. Le gouverneur marocain et le consul général de France les virent s'approcher de la limite des eaux territoriales. Encore deux minutes et ils allaient entrer au Maroc. Le premier, un vieux torpilleur soldé par la marine allemande, était sûrement contemporain de la fameuse canonnière *Panther* qui avait failli déclencher en 1911 la guerre de 1914 en jetant l'ancre sur ordre de Guillaume II dans cette même rade d'Agadir. Au moment où le second, un cuirassé plus moderne, passa les eaux territoriales, on vit monter au mât la « bandera » sang et or. C'était l'*Almirante Cervera*, c'était l'escadre espagnole, tourelles pointées vers les immeubles tout blancs d'Agadir avec des troupes de débarquement massées sur le pont. Six bateaux faisaient route sur l'entrée du port.

Au café des hommes bleus un ancien comptable joue aux dames en souriant

EN une seconde, le gouverneur et le consul mesurèrent le péril : 1 500 civils espagnols à Agadir que la foule marocaine pouvait lyncher si les obus tombaient, les avions français de la puissante base aéronavale d'Agadir obligés de prendre l'air pour couler les navires espagnols en vertu des règles de l'interdépendance dans l'indépendance ; l'artillerie de l'armée royale qui n'a pas encore d'officiers de tir marocains faisant feu contre l'infanterie espagnole au commandement des officiers français qui servent sous le béret vert S. M. Mohamed V. A 500 mètres de la jetée, le torpilleur de tête vira de bord, la meute suivit le mouvement, défilant à portée de voix des quais. On pouvait compter les soldats en armes sur les ponts. Le commandement français avait consigné les troupes pour éviter tout risque d'incident. La police marocaine, les moghaznis et les soldats de l'armée royale, prenaient position dans le port ou ouvraient les caisses de cartouches. Le téléphone sonnait dans toutes les directions. Le consul d'Espagne n'était ni au café, ni à la poste, ni chez le coiffeur. On le trouva enfin. Il n'était pas au courant. Les navires avaient fait un tour dans la baie au ras du port et s'étaient éloignés. Agadir pensa qu'ils allaient revenir. Des milliers d'oreilles attendaient le premier coup de canon. Il n'éclata pas. L'escadre défila une seconde fois et partit vers le large. Le gouverneur et sa ville poussèrent un soupir : ce n'était pas la guerre, c'était, dans cette aventure ultra-moderne de la révolution nationaliste, un incident diplomatique dans un style aussi démodé que le vieux petit torpilleur.

Pendant que les dépêches ultra-confidentielles galopent d'une chancellerie à l'autre là-bas dans les défilés d'Ifni, les légionnaires parachutistes mouraient comme dans la *Bandera*. Pour ne pas avoir à défendre leurs postes dispersés dans la montagne, les Espagnols avaient décroché partout. Ils se rassemblaient dans Sidi-Ifni, capitale de l'enclave. Par les trappes de leurs vieux Heinkel monomoteurs du temps de la guerre civile, les aviateurs jetaient à la main des bombes démodées. Le pouvoir des sables tombait aux mains d'un étrange personnage, avec son pardessus de confection défraîchi et son air de pion autodidacte qui a beaucoup travaillé le soir pour passer des examens. Il porte le titre de « super-caïd » de Goulimine. C'est en réalité un personnage de Malraux. Il ne peut rien faire sans l'armée secrète mais elle doit avoir son visa pour agir. Il est au centre de tout. Son téléphone a tout entendu. Maigre, noiraud, souriant, aimable, les yeux brillants d'intelligence, ce petit comptable, obscur pendant huit ans dans une agence de presse, voit remuer dans son bureau les ficelles qu'on tire de Rabat ou de l'épicerie, près du café des hommes bleus qui sert de quartier général à l'armée secrète. Est-il lui-même secret ? Est-il pour l'Istiqlal, pour le gouvernement, pour le roi ou tout simplement pour le Maroc ?

Le soir, pendant qu'on tiraille dans la montagne d'Ifni et que l'armée clandestine s'exerce aux marches de nuit, il dîne avec les nouveaux seigneurs en passe-montagne dans les meubles où Moureau s'asseyait avec les autres képis bleus pour parler de sloughis et d'irrigation. Lui aime jouer aux dames avec ses dangereux amis. Dehors, on entend les rafales de pluie et le pas du moghazni de garde. Le super-caïd de Goulimine avance son doigt maigre sur le damier, hésite et, tout doucement, pousse un pion.